

## P E T I T J O U R N

## Rio : Bravo

Trois ans après un bref interlude carioque, vécu dans l'euphorie parmi un groupe de jeunes cinéastes en puissance qui aujourd'hui sont le nouveau cinéma brésilien, le premier, très officiel, très riche, Festival de Rio confirme l'importance acquise par le cinéma en particulier, le Brésil en général, dans l'Amérique latine. Rodolfo Kuhn et Leopoldo Torre-Nilsson pour l'Argentine, Margot Benaceraf pour le Venezuela, présents à Rio, témoignent de la difficulté de faire des films indépendants dans leur pays, et d'abord, en Argentine, où un Institut du Cinéma tout puissant est devenu l'instrument de la mainmise des vieilles badernes sur l'industrie. Les contacts avec Cuba sont inexistant, à cause de l'épouvantail communiste. D'où le rôle prépondérant joué par le Brésil, malgré une situation politique instable.

1<sup>o</sup> Le Festival, où se croisaient Lang, Minnelli, Zurlini, au jury du long métrage, Rouch et Morin à celui du court métrage, fut pour l'essentiel une reprise de quelques-uns des films remarquables depuis le début de l'année en Europe. Inauguration avec le Visconti, Grand Prix de Venise. La France, avec *La Vieille Dame indigne*, la Grande-Bretagne avec *Help*, connaissent un triomphe et se partagent le Grand Prix.

Le film d'Allio dérouta Glauber Rocha et Gustavo Dahl, il enthousiasma Leon Hirszman et Ruy Guerra. Fritz Lang et Valerio Zurlini le défendent avec passion, Lang précise : « C'est un film honnête », ce qui, dans sa bouche, acquiert une signification particulière.

*I pugni in tasca*, que Luigi Chiarini eut peur de retenir pour Venise, est applaudi cinq minutes sans interruption, après la projection, en présence de son auteur Marco Bellocchio. Par ailleurs, Bellocchio, au cours de nombreuses interviews dans la presse, à la télévision, fait un éloge très intelligent, très perspicace, du cinéma nouveau brésilien, définit une notion de « cinéma révolutionnaire » dont il aperçoit les éléments chez les jeunes Brésiliens, un cinéma étroitement rattaché à notre société. Il spécifie qu'à l'avenir

il évitera des sujets trop sensationnels comme celui de son premier film, qu'il s'efforcera de rendre sa critique plus immédiate. Il griffe au passage le cinéma italien et ses actuels maîtres, auxquels il reproche de « continuer à faire du cinéma ».

Quatrième film discuté et discutable, le nouveau Torre-Nilsson, *Le Trou de la serrure*, en coproduction américano-argentine, avec l'argent de la Columbia. Sujet de Beatriz Guido : un jeune apprenti nazi, fils de la bourgeoisie, aime une fille qui fréquente des milieux d'émigrés espagnols. Obsédé par la menace rouge, il les dénonce à la police qui ne trouve sur eux aucune arme ni aucune preuve de complot.

La fille reste avec lui, mais les émigrés lui manifestent leur mépris en lui faisant dégringoler à coups de pied dans l'estomac le grand escalier de l'hôtel où ils logent.

Au dehors, dans Buenos-Aires, un dictateur latino-américain, visiblement inspiré de Stroessner du Paraguay, est reçu en grande pompe. Torre-Nilsson, plus tendu que jamais, souvent gauche, recourant volontiers à un arsenal symbolique (dans la photo, le cadrage, l'éclairage) issu du muet, quitte soudain ses mondes morts pour, sans donner dans la propagande qu'il abhorre, faire vivre des personnages très situés. Il nous fait accepter son portrait de lâche (joué par Stathis Giallelis, l'interprète d'*America*, *America*, qui a pour partenaire Janet Margolin, remarquable), lui confère consistance en opposant sa passion amoureuse à sa crapulerie morale : il s'agit bien d'une démission intellectuelle de la part d'un être capable d'agir, d'analyser, de comprendre.

Le propos de Torre-Nilsson reste encore trop théorique, schématique, et pourtant nous retient : on critiquera la mise en scène, non la démarche idéologique.

2<sup>o</sup> Leon Hirszman montrait en compétition *A Falecida*, déjà remarqué à Venise, et obtenait le Prix Spécial du Jury. A Rio, le film choquait la critique de droite pour sa « vulgarité », sa façon de décrire trop précisément les choses qu'il vaut mieux garder secrètes. Pour la première fois, insiste Glauber

Rocha, un film adapté de Nelson Rodrigues, l'auteur dramatique le plus populaire du pays, dont tous les films ont fait une fortune, a une réalité. Il parle en orfèvre, puisque avant qu'Hirszman accepte, après Ruy Guerra, il avait refusé de tourner le film.

Mais le grand événement du cinéma brésilien à Rio est la présentation hors Festival, en première mondiale, du second grand film de Paulo Cezar Saraceni, *O Desafio*, qu'interprète sa femme Iza-bella. Avec le film d'Hirszman, celui de Luiz Sergio Person, *O Desafio* marque le premier effort conséquent pour parler de la bourgeoisie urbaine, à ce jour sacrifiée au profit du seul Nordeste par le *cinéma novo*. Comme *Le Chat dans le sac* au Canada français, comme *L'Age des illusions* en Hongrie, comme *Prima della rivoluzione* en Italie, *O Desafio* (*Le Défi*) est le film d'une crise et d'une prise de conscience (cf. article de G.D.)

La fin du film, presque suffocante, nous vaut la brusque explosion de l'admirable chant de combat actuellement partie du spectacle du Théâtre d'Areba à Sao Paulo. « Nous vivons un temps de guerre, un temps sans soleil... ».

Aujourd'hui, à Rio, *O Desafio*, du moins parmi le noyau des intellectuels et des artistes, est devenu un point de ralliement, un porte-drapeau.

3<sup>o</sup> Sao Paulo, la ville gigantesque, figée dans un modernisme très années vingt, dont les gratte-ciel semblent échappés du décor de *L'Aurore*.

A Sao Paulo, le cinéma prend un autre visage, moins bohème, qu'à Rio. Lors de mon passage, j'assiste à la première dans un grand cinéma de la ville de *Sao Paulo S.A.*, de Luiz Sergio Person, le film primé à Pesaro par le public.

Le public pauliste suit, en une journée 3 400 spectateurs auront vu le film, ce qui est un triomphe pour le *cinéma novo*. Glauber Rocha téléphone de Rio pour applaudir.

Car Sao Paulo, selon les propres termes d'un grand critique de la ville, c'est l'enfer concentrationnaire, l'anonymat terrifiant, le capitalisme aveugle, à l'image de

ce que Person a essayé de dire dans son œuvre.

A Sao Paulo, chaque année, des milliers de Nordestins viennent tenter leur chance, souvent échouent, finissent sur le trottoir ou repartent à la campagne, vers leur première misère. « Personne ne s'occupe de ces déclassés, me précise Person au cours d'une balade en ville. Ils peuvent crever au coin d'un trottoir sans être remarqués ».

Un excellent film documentaire, du groupe récemment créé à Sao Paulo par Thomas Farkas, *Viramundo*, nous fait suivre ce destin, fait parler sans blablabla des journalistes à leur arrivée dans la grande ville, une fois installés s'ils ont réussi (et ils deviennent violemment anti-communistes, nous expliquent qu'ils ne veulent pas que les Russes ou les Chinois leur volent leur bien-être nouvellement acquis), se livrant à la magie, obligés de repartir.

Filmé par Geraldo Sarno, avec la collaboration d'un brillant jeune sociologue, Otavio Ianni, *Viramundo* est le film le plus lucide, le plus directement engagé, que j'ai pu voir durant mon court séjour.

Sao Paulo, c'est enfin la patrie de Paul Emilio Salles Gomes, bien connu chez nous, actuellement professeur de cinéma à l'Université de Brasilia où il invite tout le cinéma brésilien à présenter ses expériences, où il essaie de créer une production indépendante un peu sur le modèle canadien. Présent à Rio, Claude Jutra devait discuter activement avec lui et Joaquim Pedro de Andrade de ces échanges nécessaires entre les deux pays. Tout dépend maintenant de la volonté d'agir de cet ONF parfois précocement vieilli. Mais avec ou sans ONF, le *cinéma novo*, à Rio et à Sao Paulo, s'organise, crée sa propre société de distribution qui groupe tous les jeunes cinéastes, s'appête à présenter à côté d'œuvres franchement expérimentales comme *O Desafio*, des films plus commerciaux. Nous reparlons plus longuement de cette expérience unique dans l'histoire du cinéma, qui assurera l'existence du cinéma nouveau brésilien, si un fascisme toujours possible n'étouffe pas dans l'œuf cet élan extraordinaire. — L. Ms.